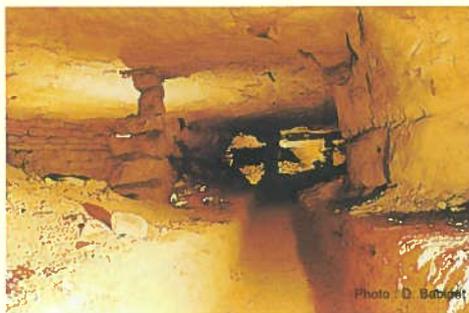


# Les catacombes de Paris

Alexandre BAYEN



**S**i la complexité de l'agencement des rues de la capitale peut laisser perplexe, celle des sous-sols est encore plus impressionnante. Ce sont en effet des milliers de kilomètres de souterrains qui sont creusés sous nos pieds (métro, caves, parkings, égouts, tunnels, canaux...) parmi lesquels les catacombes constituent un réseau à part, que peu de parisiens ont l'occasion de fréquenter. Longues de 250 km et s'étendant sous les Vème, VIème, VIIIème, XIIème, XIIIème, XIVème, XVème, XVIème et XXème arrondissements, ces galeries sont d'anciennes carrières situées entre 5 et 35 mètres de profondeur et entrelacées en un tel labyrinthe qu'on s'y perdrait en quelques minutes sans un plan. Bien que devenues aujourd'hui inaccessibles au

public, pour la plus grande partie, les catacombes ont pourtant été depuis des siècles le théâtre d'une vie souterraine occulte. Le réseau le plus connu est celui communément appelé Grand réseau sud, qui s'étend du quartier latin au chemin de fer de ceinture. C'est à lui que s'attache cet article.

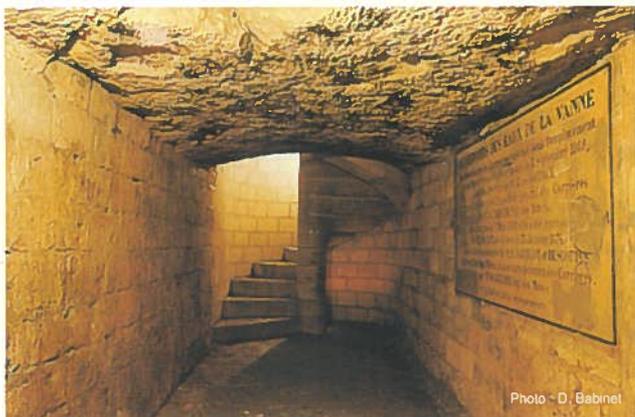
## Une brève histoire des catacombes

### Les carrières

L'origine des catacombes remonte aux débuts de l'exploitation massive du calcaire sous Paris. Celui-ci était déjà utilisé par les Romains, qui surent tirer profit des gisements qui affleuraient naturellement. Plus tard, au XIIème siècle, les exploitations devinrent souterraines, par souci de rentabilité (la masse de terre surmontant les couches de pierre exploitables augmentait avec l'avancée des carriers dans les gisements). Furent ouverts alors les premiers puits d'accès aux carrières.

Pendant des siècles, les carriers vont ainsi, consciencieusement, vider les sous-sols de Paris de leur pierre et créer des espaces souterrains de large dimension. Les exploitations ressemblent alors à de vastes salles dont la hauteur varie de 3 à 8 mètres. La

Accès aux carrières sous le réservoir de Montsouris.



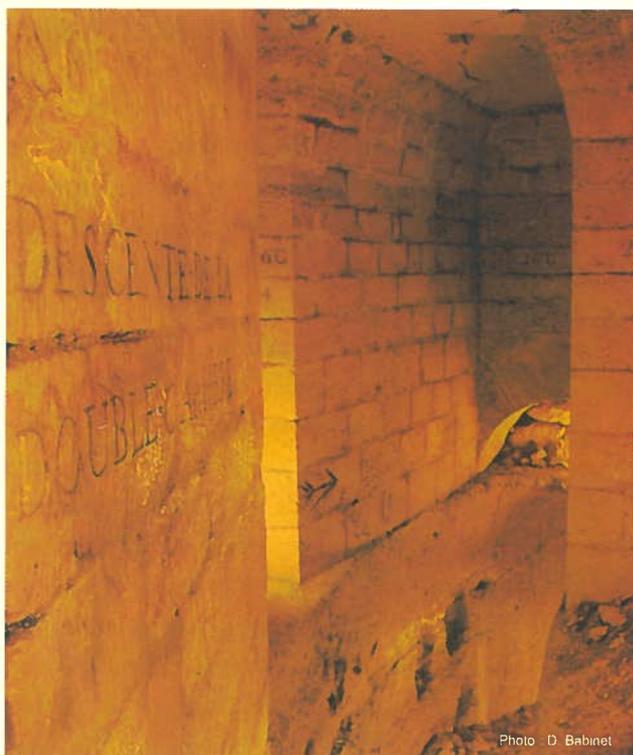
nécessité de consolider les galeries oblige cependant les carriers à construire des piliers pour soutenir le plafond (ciel), et a pour conséquence une perte de rendement d'environ 30%. Le problème fut rapidement résolu en exploitant les meilleurs bancs sur une hauteur de 3,50 mètres seulement, et en tassant les déchets sur les bords des galeries.

Mais les carriers, plus soucieux de la rentabilité immédiate de l'exploitation du calcaire que de la sécurité, ne respectaient aucune réglementation. Cette situation allait à terme, créer de réels problèmes à Paris. Il fallut néanmoins attendre le premier accident vraiment grave pour que les autorités parisiennes s'alarment. Celui-ci se produisit le 17 décembre 1774 rue d'Enfer (aux environs de l'actuel boulevard Saint-Michel) avec l'éboulement spectaculaire d'une maison. De tels accidents se répétèrent souvent par la suite selon le même phénomène.

Celui-ci se marque de la manière suivante : le ciel de la galerie se fissure sous la pression des immeubles et des couches de pierre qui la surmontent. Il tombe par morceaux, formant ainsi un espace vide au dessus de la galerie (cloche de Fontis). Cette cloche remonte petit à petit les 35 mètres de profondeur pour arriver jusqu'à la rue, comme une bulle qui atteint la surface d'un liquide. Quand elle parvient au niveau de la chaussée, des éboulements se produisent, engloutissant parfois des immeubles entiers sous terre!

## La création du réseau

Face au danger potentiel représenté par les sous-sols de Paris, le Conseil d'Etat du Roi décide de créer, le 4 avril 1777, un service chargé de résoudre ces problèmes : l'Inspection des Carrières, future Inspection Générale des Carrières (IGC). Elle va accomplir un travail gigantesque dans les anciennes carrières. Dans un premier temps, elle fait l'inventaire des parties dangereuses des sous-sols, qui sont remblayées (au besoin avec de la terre ramenée de la surface). Elle cartographie tous les vides, crée des galeries pour relier entre elles les salles consolidées. S'appuyant sur une ancienne loi qui stipule que tout propriétaire d'un terrain est propriétaire également des sous-sols avec les avantages et inconvénients que cela présente, elle se borne à consolider les parties des carrières qui se trouvent en dessous de la voie publique.



*Consolidation de la galerie de communication avec le niveau inférieur, sous le boulevard Saint Jacques.*

Bon nombre de quartiers qui avaient été construits anarchiquement au-dessus de fondations incertaines sont ainsi remis en état. Les Cloches de Fontis sont arrêtées avant d'arriver au niveau de la chaussée, des entrées sont ménagées un peu partout sur le réseau, qui en compte alors 276. Des galeries principales sont aménagées pour accéder aux vides à surveiller. L'ensemble représente environ 250 km sous Paris.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les consolidations se poursuivent. Les architectes et ingénieurs qui sont chargés d'élaborer les projets de constructions souterraines font preuve d'un zèle étonnant dans l'accomplissement de leur mission : soucieux de l'aspect esthétique de leurs réalisations, ils créent parfois de véritables oeuvres d'art souterraines (voûtes, arches, colonnes...). Témoin de leur application, la profondeur des lieux est parfois inscrite sur les murs des carrières au dixième de millimètre près !

La législation des catacombes évolue également au cours du temps. Elle vise aussi bien les règles de la construction au-dessus des souterrains que la fréquentation de ceux-ci. De fait, si les sous-sols de Paris sont actuellement à peu près stabilisés, les difficultés liées aux visiteurs ne sont pas résolues de manière définitive. Jusqu'à nos jours, les catacombes ont été, en effet, le théâtre de nombreux rassemblements secrets et ont abrité une vie souterraine très intense...

## Une mystérieuse vie souterraine

Le caractère exceptionnel de leur situation a fait des catacombes, au cours de l'histoire, un lieu de refuge privilégié, notamment pour les révolutionnaires, les membres de sectes, les bandits, plus près de nous les résistants. Des tomes entiers pourraient leur être consacrés.

Dès le XII<sup>ème</sup> siècle, des malfrats s'installent dans les carrières situées sous l'actuel jardin du Luxembourg, au dessus desquelles se dressent les ruines de l'hôtel de Vauvert ou Val-Vert, construit sous Robert II, fils d'Hugues Capet. Ils s'y maintiendront jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, effrayant les habitants des alentours par leurs activités et leurs feux nocturnes. Il fut dès lors évident pour la population que le Diable en personne habitait ce lieu. C'est ainsi que naquit l'expression "Envoyer quelqu'un au Diable Vauvert" ou au "Diable vert". D'autres bandits, parfois tombés dans l'oubli, habitèrent ou utilisèrent les catacombes. Le plus célèbre d'entre eux fut Cartouche, chef d'une bande qui terrorisa Paris et sa banlieue au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Le 12 Octobre 1795, la Section Le Peletier se sert de l'Odéon comme lieu de réunion préliminaire à un

*Récupération des ossements en bas des puits par lesquels on les introduisait dans les anciennes carrières (photographie de Nadar, 1861).*



assaut des Tuileries. La Convention, informée de ces desseins, dépêche une troupe de soldats commandée par le Général Menou pour mettre fin à ce rassemblement. Lorsque la troupe pénètre dans le théâtre, celui-ci est mystérieusement vide... Le 24 mai 1871, les combats violents de la Commune forcent des fédérés à se réfugier dans les catacombes. De cette position, ils mènent une résistance énergique qui surprend les Versaillais. Lorsque ceux-ci pénètrent dans l'enceinte de l'Odéon, il n'y a plus personne... Bien qu'on n'ait jamais retrouvé de galerie reliant le théâtre au réseau, l'utilisation des carrières est la seule hypothèse envisageable permettant d'expliquer ces événements.

"A la mémoire de Philibert Aspait, perdu dans cette carrière le III Nov MDCCXCIII retrouvé onze ans après et inhumé en la même place le XXX Avril MDCCCIV". Cette inscription figure sur la tombe souterraine du portier du Val de Grâce, qui s'aventura dans les carrières à la recherche de quelques bouteilles des pères Chartreux, dont les caves se trouvaient sous l'actuel jardin du Luxembourg. On identifia son cadavre grâce à son trousseau de clefs et aux restes des vêtements qu'il portait. Les galeries comptèrent ainsi de nombreux visiteurs officieux, aux fortunes les plus diverses.

Les carrières furent en effet souvent le théâtre de rassemblements occultes. Ce phénomène trouve au moins deux explications. Les souterrains, en général, offrent un lieu de rencontre privilégié à l'abri des regards extérieurs et, comme tel, propice aux échanges et manifestations secrets - fait non démenti à l'Ecole Polytechnique, comme en témoignent les réunions de la khômmiss dans les sous-sols de l'ancienne Ecole. On a peine à imaginer ce que la khômmiss aurait pu mettre en scène si le réseau des catacombes s'était étendu jusqu'à la montagne Sainte Geneviève (il s'arrête de l'autre côté la rue Soufflot). D'autre part, pour ce qui est des catacombes, la présence des différents ossuaires qui y furent aménagés apparaît appropriée à d'éventuelles évocations (invocations ?) sataniques. C'est ainsi que, le 2 avril 1897, est donné un concert clandestin dans l'ossuaire de Denfert-Rochereau auquel poètes, musiciens, journalistes sont conviés à écouter quelque quarante musiciens exécuter danses macabres et marches funèbres... Les articles publiés le lendemain dans la presse provoquèrent le renvoi des ouvriers qui avaient été soudoyés pour permettre l'accès aux carrières.

# Utilisations des catacombes aux fins les plus diverses

## Les ossuaires

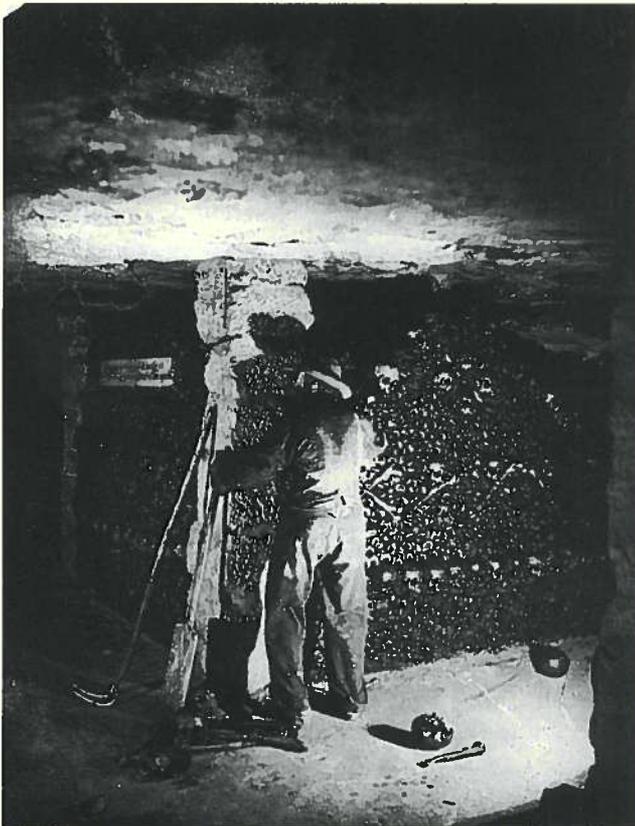
La présence de millions de squelettes dans les catacombes contribua largement à les rendre célèbres. L'ossuaire de Denfert-Rochereau constitue aujourd'hui un lieu de visite qui attire chaque année un public nombreux. Comment ces ossuaires ont-ils été constitués à plus de 30 mètres sous terre ?

L'expansion de Paris au cours des siècles contribua à enfermer à l'intérieur des enceintes de la ville des cimetières ou des lieux de cultes, par exemple le cimetière des Innocents, situé non loin de l'actuelle rue Saint Denis. La difficulté des cadavres à se décomposer pousse les fossoyeurs à utiliser la chaux vive dès le XIII<sup>ème</sup> siècle. Mais le problème lié à la présence des cadavres dans les murs de la ville n'est pas pour autant résolu et devient de plus en plus crucial avec les épidémies de peste, les massacres (Saint Barthélémy). Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, la situation est littéralement catastrophique dans certains quartiers, où les émanations sont nauséabondes et où l'eau des puits est souillée par des substances provenant de la décomposition des cadavres.

En 1765, les sépultures dans les enceintes de la ville furent interdites par arrêté. Mais les exhalaisons provenant des cimetières ne furent pas pour autant endiguées. Le quartier du cimetière des innocents restait invivable. Le 30 mai 1780, les murs d'une cave rompent sous la pression des cadavres en décomposition. Les morts remontent de la terre... Une solution est alors apportée au problème en 1782 : créer un ossuaire à l'intérieur des carrières. C'est ainsi que naquirent les dépôts d'ossements qui sont encore visibles aujourd'hui dans les catacombes. Dès 1785, des transports nocturnes de cadavres eurent lieu, et de nombreux cortèges escortés par les autorités ecclésiastiques et des chœurs religieux de Paris traversèrent la capitale de nuit, dans une atmosphère solennelle, pour aller déverser un peu moins pompeusement leur chargement dans des puits d'accès des carrières. Les ossements étaient récupérés après une chute de quelques dizaines de mètres puis rangés, - parfois minutieusement alignés - comme en témoignent le tonneau d'ossements de la rotonde des

tibias ou les ornements géométriques de crânes de l'ossuaire de Denfert-Rochereau.

Les transports reprirent en 1858, avec le transfert de nouveaux cadavres en provenance d'autres cimetières (Vaugirard par exemple). Ils donnèrent lieu au premier grand reportage photographique souterrain, innovation technique pour une époque où la photo-



*L'achèvement d'une façade (photographie de Nadar, 1861).*

graphie en était encore à ses débuts. C'est Félix Nadar, un des photographes les plus célèbres de l'époque, qui descendit dans les galeries et immortalisa la mise en place des squelettes. Il y réalisa une série d'étonnants clichés qui montrent bien la mise en place successive des ossements.

## Les abris et les bunkers

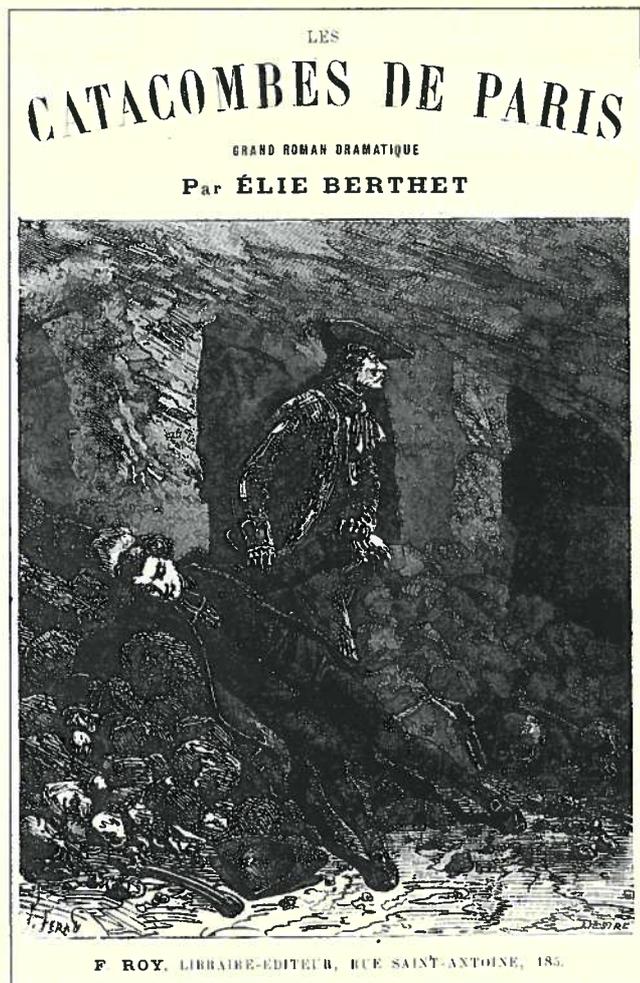
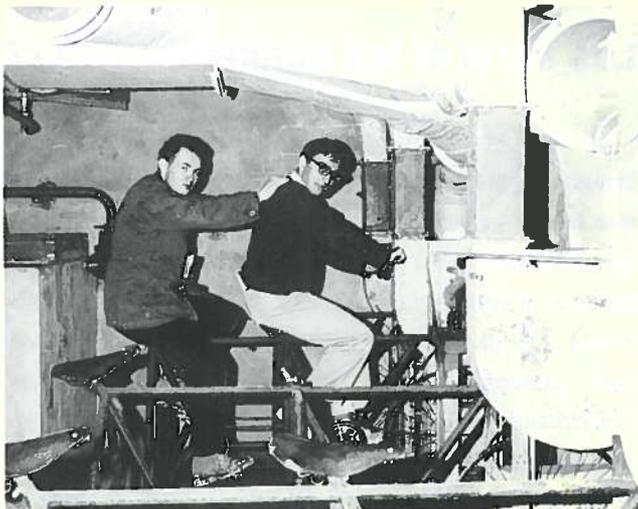
Si les catacombes avaient constitué à de nombreuses reprises des abris, l'idée de les utiliser en tant que tels pour la résistance passive ne fut concrétisée qu'en 1938. C'est à cette époque que commencent les travaux d'aménagement pour transformer les carrières situées sous la place Denfert-Rochereau en abri susceptible d'accueillir le personnel de l'Inspection des Carrières de manière prolongée en cas d'attaque de Paris. De nombreux abris furent, à cette même époque, réalisés un peu partout dans la

capitale. Les carrières offrirent ainsi la possibilité de construire, entre autres, un abri sous le Sénat.

Sous l'occupation, les Allemands tirèrent profit des carrières et entreprirent la construction de bunkers dès les premiers bombardements alliés. Les troupes du Génie allemandes effectuèrent ainsi un travail colossal, blindant les galeries souterraines, construisant bunkers, abris, PC... Un énorme complexe souterrain fut aménagé en dessous du Lycée Montaigne. Pour réaliser ces fortifications souterraines, les Allemands firent relier entre eux les différents bunkers. Ils creusèrent des galeries en pleine roche, débouchèrent et consolidèrent des souterrains condamnés. Ils aménagèrent aussi quelques abris destinés à la population civile.

La résistance comprit rapidement le parti qu'elle pouvait tirer des carrières et des souterrains de Paris. S'étant d'abord installée dans des parties désaffectées des égouts, elle s'établit assez vite dans les catacombes. Les Allemands ne possédant qu'un plan de 1896 des carrières, remis partiellement à jour en 1943, ignoraient une partie des transformations qui avaient eu lieu dans les catacombes. Ainsi, pensant que l'usage de l'abri construit place Denfert-Rochereau était uniquement destiné à des civils, ils le firent garder par quatre policiers qui devinrent rapidement des guetteurs complices du réseau de résistance installé sous leurs pieds... En 1944, le Colonel Rol-Tanguy s'installe dans un PC souterrain, aménagé pour organiser une prise de Paris en cas de soulèvement contre l'occupant. Cet abri servit aussi jusqu'à la libération de Paris à soutenir bon nombre d'actions de résistance (distribution de tracts, affichage...).

*Système de régénération de l'air dans l'abri du boulevard Lefèvre.*



*Couverture de la première édition du roman d'Elie Berthet Les catacombes de Paris.*

A partir des années 60, des abris antiatomiques furent construits dans les carrières. D'abord de petite taille et d'une autonomie réduite, les constructions prirent peu à peu de l'ampleur pour atteindre une capacité allant jusqu'à 600 personnes par abri. Ils furent ensuite aménagés pour être autonomes plus longtemps : sanitaires, moyens de communication, systèmes de régénération de l'air... Ces constructions ont été remises en cause avec la fin de la guerre froide. Leur existence suscite à nouveau des discussions avec l'apparition de nouveaux risques technologiques face à des catastrophes du type Tchernobyl. A Paris, très peu d'emplacements sont actuellement équipés d'un système de protection anti NBC. C'est le cas des sous sols de points névralgiques : l'Elysée (qui possède un réseau très important), le ministère des Finances, le PC de Taverny.

## Les catacombes dans la littérature

Les souterrains de Paris ont donné lieu à diverses évocations littéraires et constituent un cadre privilégié pour les récits d'aventures. Si l'un des plus célèbres, *Le Fantôme de l'Opéra*, se déroule en partie sur le lac souterrain de l'Opéra, il en est d'autres qui utilisent les carrières comme toile de fond de l'intrigue. C'est, par exemple, le cas d'un roman peu connu de l'auteur Elie Berthet, intitulé *Les Catacombes de Paris*. Au XVIIIème siècle, Thérèse de Villeneuve et Philippe de Lussan, jeune avocat au Châtelet, sont épris l'un de l'autre. L'enlèvement de la jeune femme par un habitué des carrières oblige Philippe à y descendre. Les galeries deviennent alors le théâtre de rencontres inattendues (faux monnayeurs, messes souterraines, bandits...) et d'événements multiples (éboulements, cloches de Fontis). L'intérêt du roman est surtout dans l'évocation de la vie souterraine des carrières, dans laquelle le romancier mêle réalité et fiction. Il est par exemple fait mention de l'accident de la rue d'Enfer du 17 décembre 1774 lors duquel une maison avait été engloutie dans les sous sols de Paris. Mais l'éboule-

ment est présenté comme ayant été provoqué intentionnellement. La découverte par les protagonistes de traces de poudre dans les carrières est alors prétexte à un rebondissement de l'intrigue.

Plus près de nous, c'est Blake et Mortimer qui vont pénétrer dans les carrières à la poursuite d'Olrik et de ses complices, dans *L'affaire du collier*. Edgar-P Jacobs a effectué un travail de reconnaissance des lieux immense avant d'entreprendre l'élaboration de ce volume. Bien documenté et guidé par l'IGC, il fréquentera les catacombes afin de déterminer l'endroit le plus propice pour installer le PC d'Olrik. Son choix s'arrêtera finalement sur le passage des Postes, dans le quartier latin, non loin de la rue Mouffetard. Dans les sous-sols comme à l'air libre, les itinéraires empruntés par les personnages sont parfaitement fidèles à la géographie des lieux. Le trajet de Duranton pour tenter de rejoindre Orly est facilement reconstituable : rue Raynouard, rue Berton, rue d'Ankara, quai de Passy, pont de Bir-Hakeim, boulevard de Grenelle, boulevard Garibaldi, rue de Sèvres, boulevard Montparnasse, boulevard Raspail, place Denfert-Rochereau, avenue du Parc-Montsouris, parc Monsouris! Il n'ira pas plus loin, car Olrik l'enlèvera dans les catacombes. Ayant capturé Sharkey - second d'Olrik -, la police tentera de découvrir le PC

Blake et Mortimer à la poursuite de leur éternel ennemi Olrik à travers les catacombes. Evocation de Polytechniciens cataphiles. *L'affaire du collier*, Edgar P. Jacobs.





de ce dernier, et empruntera les carrières de Denfert-Rochereau jusqu'au quartier latin, possibilité offerte par le réseau sud. Seul détail inventé par Jacobs : l'accès au passage des Postes à partir de ce réseau. En réalité, les catacombes s'arrêtent à quelques mètres de la rue Mouffetard.

On appréciera le réalisme de Jacobs (qui, s'étant extrêmement bien documenté, évoque par exemple la mort de Philibert Aspairt, mentionné plus haut), mais également l'allusion à notre école, qui laisse la porte ouverte à toutes les suppositions : sortie organisée par des polytechniciens cataphiles ?

## Les catacombes aujourd'hui

### L'état des lieux

La fréquentation des catacombes n'était le fait, jusqu'à la fin des années 50, que de petits groupes d'étudiants ou de parisiens en mal d'aventure. Elle augmenta rapidement dans les années 60. Des soirées furent régulièrement organisées dans les sous-sols de l'ENS de la rue Ulm et du Lycée Montaigne. Puis les dealers de drogue comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer des galeries, qui offraient des facilités à la fois pour l'échange et le stockage de petites quantités de stupéfiants. Ce fut ensuite le tour de skinheads, puis de tagueurs de descendre dans les galeries.

Ces fréquentations diverses eurent des conséquences néfastes sur les carrières. Les murs sont aujourd'hui couverts de graffitis et les sols fortement dégradés, chaque visiteur tenant d'une manière ou d'une autre à laisser la trace de son passage. Face à ce phénomène, l'IGC décida de fermer toutes les entrées des carrières pour empêcher la poursuite de ces dégradations : les ordures laissées sur place, par exemple, créaient de réels problèmes d'hygiène et rendaient la fréquentation des lieux dangereuse.

C'est ainsi que les entrées qui avaient servi à des générations entières de cataphiles pour pénétrer dans les galeries furent fermées : les puits et escaliers du Chemin de fer de Ceinture, la porte de l'ENS de la rue Ulm, condamnée à la suite des événements de 1968, les entrées sous le Lycée Montaigne, la porte de la rue Bonaparte, les entrées du parc Montsouris, les plaques de l'IGC non loin de l'Ecole des Mines... Actuellement, il ne reste que très peu d'entrées acces-

sibles, à part celle de la visite officielle de l'ossuaire de Denfert-Rochereau qui accueille chaque année des milliers de visiteurs.

## Les caves

Bon nombre de galeries ont été fermées pour remplir d'autres fonctions. C'est notamment le cas des sous-sols du Sénat. Les travaux entrepris pendant la seconde guerre mondiale furent poursuivis par la suite. Aujourd'hui, les souterrains qui serpentaient sous le Sénat sont transformés en bibliothèque, salles de lecture ou de repos. Les sénateurs y ont même installé une table de ping-pong pour leurs heures de détente... Récemment, les vagues d'attentats qui ont secoué la France depuis 1986 ont conduit à réexaminer de près le danger que pouvait constituer la présence de galeries en dessous de bâtiments officiels. Ce risque potentiel a conduit les autorités de Paris à murer certaines parties du réseau, considérées à risques.

Les caves qui donnaient accès aux catacombes ont aujourd'hui pratiquement toutes été remblayées. De nombreux brasseurs avaient installé leurs laboratoires souterrains dans les carrières, celles-ci offrant des conditions idéales pour la fermentation de la bière (environ 12° dans les parties des souterrains où ils s'étaient installés). Aujourd'hui, toutes ces caves ont disparu, ainsi que celles qui servaient pour la culture des champignons. Trop nombreuses sans doute furent aussi les expéditions de parisiens dans les catacombes, en quête de bonnes bouteilles - parfois à partir de leurs propres caves. Pour des raisons de sécurité, les caves situées sous la prison de la Santé, qui communiquaient avec les catacombes, furent, elles aussi, condamnées.

## Cataphiles et catalyseurs

Le nombre de visiteurs des galeries a aujourd'hui beaucoup diminué. Les lieux sont toutefois encore dégradés épisodiquement par quelques "catalyseurs" en manque de vieilles pierres. Lors des dernières années, une lutte ininterrompue a opposé l'IGC et les cataphiles. Les premiers bouchaient systématiquement les entrées par injection de béton, alors que les seconds revenaient quelques heures après la fin des travaux, pelle, pioche et outils en main se refaire une entrée quelques mètres plus loin, préférant creuser

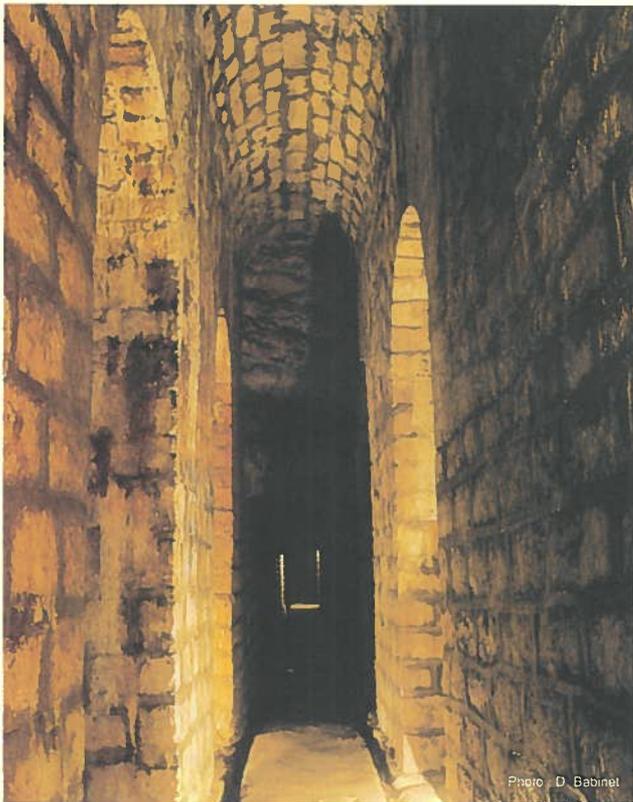
dans la roche que dans le béton... Un équilibre a fini par s'établir, et il subsiste quelques entrées que l'IGC a vraisemblablement renoncé à boucher, sachant que les plus entêtés finiraient toujours par entrer...

Si on se promène dans le réseau sud, qui couvre les Vème, VIème, XIVème et XVème arrondissements, on peut ainsi admirer bon nombre de curiosités architecturales souterraines, qui font l'attrait de celui-ci. Du sud vers le nord, il y a d'abord l'ossuaire de Montrouge, au sud de la ligne du Chemin de fer de Ceinture. Cet ossuaire ne compte plus beaucoup d'ossements, un grand nombre ayant été emporté par des visiteurs au cours des temps. Non loin de la plage, salle qui doit son appellation à son sable fin, on entre dans les sous-sols du réservoir de la Vanne, véritable damier de galeries où on peut admirer une admirable consolidation de cloche de Fontis. En remontant vers le quartier latin, on peut passer sous l'hôpital de Sainte-Anne où, contrairement à la légende, les sous-sols n'auraient jamais été utilisés pour enfermer des malades. Le quartier de la rue Daguerre permet d'accéder aux galeries du second niveau, et avant d'arriver à la fin des souterrains aux environs de la rue de Vaugirard, on peut passer dans d'anciens abris et bunkers, non loin de l'Ecole des Mines. C'est dans cette zone qu'est organisé chaque année à la

Sainte-Barbe le bizutage de la jeune promotion de l'Ecole des Mines, qui effectue un parcours initiatique à travers les galeries, à partir de l'entrée de la rue Bonaparte.

La visite s'arrête, on plisse les yeux, à nouveau au contact de la lumière du jour, l'esprit encore tout à la pensée de ceux qui ont fréquenté ces lieux. On revoit les voûtes énormes soutenues par des piliers robustes, on imagine l'intensité des contraintes de cisaillement et de compression auxquels sont soumis ces blocs de pierre. On est heureux de ne pas s'être perdu, fatigué de s'être continuellement baissé, voire d'avoir rampé, rafraîchi par l'eau des galeries inondées qu'on a traversées. Pourtant, l'indicible envie de retourner sous terre reprend assez vite, et on souhaiterait retourner explorer de nouvelles galeries parmi le dédale que nous offrent les carrières. Envie aussi de protéger ce patrimoine unique et de le faire connaître. Car l'ensemble des travaux de consolidation, de forage, et les aménagements réalisés au cours des siècles dans les galeries constituent un véritable chef d'oeuvre, dont il n'existe que peu d'équivalents dans le monde et qu'on ne peut juger en référence à aucune échelle, comme la plupart des phénomènes uniques. ■

Consolidation d'une cloche de Fontis sous le réservoir de Montsouris.



## BIBLIOGRAPHIE:

- Barrois, Maurice, *Le Paris sous Paris*. Hachette. Genève. 1964.
- Berthet; Elie, *Les catacombes de Paris*. Roy. Paris. Env. 1850.
- Gérards, Emile, *Paris souterrain*. Garnier Frères. Paris. 1908.
- Jacobs, Edgar-P, *Un opéra de papier*. Gallimard. Paris. 1981.
- Lacordaire, Simon, *Histoire secrète du Paris souterrain*. Hachette. Paris. 1982.
- Nadar, Félix, *Le Paris souterrain*. Paris. 1861 réed. CNMH. Paris. 1982
- Saletta, Patrick, *A la découverte des souterrains de Paris*. Sides. Antony. 1990.

